



Mots. Les langages du politique

71 | 2003
Mondialisation(S)

L'entrée *Doxa* : pour un traitement rigoureux d'une notion floue

Marie-Anne Paveau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/8683>

DOI : [10.4000/mots.8683](https://doi.org/10.4000/mots.8683)

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2003

Pagination : 176-181

ISBN : 2-84788-027-5

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Marie-Anne Paveau, « L'entrée *Doxa* : pour un traitement rigoureux d'une notion floue », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 71 | 2003, mis en ligne le 06 mai 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/8683> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.8683>

certes d'un point de vue praxématique, les relations qui s'établissent entre les concepts au sein d'une analyse de discours qui demeurent bien sûr proche des objets et des sujets. Il fait ainsi contraste avec le *Dictionnaire d'analyse du discours* qui tend parfois à instrumentaliser le métadiscours des analystes du discours, pour une part auteurs de ce dictionnaire, et sans doute à leur corps défendant.

Jacques Guilhaumou

L'entrée *Doxa* : pour un traitement rigoureux d'une notion floue

La doxa est un bon exemple de ce que l'on peut appeler une notion floue, à la fois dans son contenu sémantique et ses usages en discours. Absente du *TCAD*, l'entrée *Doxa* figure dans le *DAD*, mais la définition qui en est donnée semble affectée de ce flou dans l'approche définitoire elle-même. Il est cependant possible, et même souhaitable, de traiter rigoureusement les notions floues, d'autant plus que des travaux récents et même plus anciens permettent une approche précise de la doxa, via une mise en relation nécessaire avec la notion de sens commun.

L'article du *DAD*, après une rapide définition de *doxa*, change d'objet, glissant vers les *endoxa* : l'auteur donne la définition d'Aristote dans les *Topiques*, signale le lien avec la notion d'autorité, et fait ensuite un commentaire sur la valeur péjorative affectée aux *endoxa*. Ce glissement implique une restriction du champ d'analyse et de fonctionnement de la notion : l'auteur la cantonne dans le domaine de l'argumentation (dialectique ou rhétorique). Par ailleurs, c'est surtout le problème de la péjoration affectant les *endoxa* qui est mentionné, et non leur rôle dans le fonctionnement des discours.

Dans la brève définition initiale, l'auteur définit la doxa comme « l'opinion, la réputation, ce que l'on dit des choses et des gens ». Il signale que « la doxa correspond au sens commun », défini comme « un ensemble de représentations socialement prédominantes ». Outre que l'emploi de *correspondre* ici peut laisser entendre une assimilation des deux notions, que les développements ultérieurs de l'article ne permettent pas de corriger, ces définitions passent sous silence l'importance à la fois historique, théorique et généalogique des deux notions.

Doxa, mot grec, est posé comme notion par Platon, en particulier dans *La République*. Il existe une excellente archéologie du terme et de la

notion dans l'ouvrage d'A. Cauquelin, *L'Art du lieu commun. Du bon usage de la doxa* (1999, Seuil). Elle y rappelle la composition des deux « triades » platoniciennes :

– la triade supérieure du Beau (fondant l'esthétique), du Bien (fondant l'éthique), et du Vrai (fondant la logique), formulée par le discours philosophique, le Logos, discours unitaire des principes qui se déploie dans le domaine de la théorie, lieu de la permanence des Idées.

– la triade inférieure de la Tekhnè (la technique, *i.e.* l'utile et agréable de l'art), de la Doxa (ensemble de « règles ou recettes pour un comportement efficace qui puisse convenir à la plupart » p. 28) et du Vraisemblable (issu de la dispersion du Vrai en vérités particulières et contingentes). Ce « trio trompeur qui correspond au trio sublime » (p. 28), nous place dans le domaine de la pratique, de l'action et de la variation ; il est formulé par le discours doxique, du nom d'un des trois éléments.

C'est le premier trait important de la doxa : elle est à la fois la forme dégradée du Bien à l'intérieur de la « triade inférieure » et le régime de parole approprié à cette triade. En ce sens, la sophistique est un langage doxique, puisque le sophiste est pour Platon un technicien de la parole. C'est dire que l'ambiguïté pèse sur la notion dès ses origines, entre règles de comportement et attitudes langagières. À partir de là, se tisse une tradition philosophique un peu souterraine, constituée, explique A. Cauquelin (qui assimile d'ailleurs aussi *sens commun* et *doxa*), par « tous ceux qui ont senti qu'il se passait quelque chose du côté du sens commun, de la parole ordinaire ou de l'argumentation basée sur des hypothèses invérifiables » (p. 34) : Antiphon, Gorgias, Philostrate, Quintilien. Et plus proches de nous : Nietzsche, Wittgenstein, les philosophes du langage, les auteurs de la nouvelle rhétorique, les pragmaticiens, les sociologues du quotidien, les épistémologues, etc.

Dans la définition du *DAD*, sous l'entrée *Doxa* (celle de *Sens commun* étant absent des deux dictionnaires) l'emploi du terme *représentations* reconduit le caractère flou de la notion, et du même coup, le problème d'explicitation qu'elle pose. De plus, le terme *socialement* est restrictif, excluant les dimensions perceptive, cognitive, épistémique et linguistique d'une notion qui s'origine dans la théorie des facultés. La perspective axiologique de l'auteur l'amène à mentionner « la critique philosophique adressée au Sens commun », et non, curieusement, cette longue tradition philosophique qui court des sophistes à la pragmatique, faisant du Sens commun à la fois l'objet et la condition de sa réflexion. Le Sens commun est en effet d'abord une question que pose la philosophie, puis la science sociale, et enfin la linguistique.

Les contextes philosophiques du Sens commun

G.-E. Sarfati, dans son *Précis de pragmatique* (2002a, chap. 6 : « L'idée d'une pragmatique des normes », Nathan) rappelle que *sensus communis* est la traduction de *koinè aesthêsis*, posé dans *De l'âme* par Aristote comme une « faculté [qui] permet d'opérer une synthèse entre les percepts des cinq sens » (p. 101). À partir de là, G.-E. Sarfati distingue « deux filiations d'une épistémologie du concept de Sens commun » (p. 101), l'une qui en fait une « rationalité commune » et l'autre qui la mène du côté de l'efficacité des croyances et de la constitution des opinions. C'est sur la première filiation que nous nous pencherons ici, qui construit le Sens commun comme une « rationalité commune, d'abord organisatrice des données de la perception » (p. 100). Cette filiation engage une théorie de la connaissance. On peut en donner comme exemple la querelle Moore/Wittgenstein. La position de G.E. Moore, sur les traits de ce qu'il appelle « la conception du monde qu'offre le Sens commun », peut se résumer à cette déclaration :

[...] *si nous savons que ce sont des caractéristiques de la "conception du monde qu'offre le Sens commun", il s'ensuit qu'elles sont vraies* : il est contradictoire de soutenir que nous savons que ce sont des traits de la "conception du monde qu'offre le Sens commun", et que cependant ils ne sont pas vrais (G.E. Moore, 1985 (1925), *Apologie du sens commun*, in Armengaud F., *G.E. Moore et la genèse de la philosophie analytique*, p. 146, italique de l'auteur).

À partir de sa critique vigoureuse de la « compulsion philosophique » (*i.e.* l'illusion de la position de surplomb du philosophe à partir de laquelle il croit pouvoir énoncer la vérité), L. Wittgenstein reproche à G.E. Moore de donner aux vérités du Sens commun une valeur absolue, à la manière de la triade platonicienne supérieure, pourrait-on dire. L. Wittgenstein est en effet du côté d'un relativisme intégral (pour lui, la dimension pronominale de la vérité est le *On*) et les évidences du Sens commun sont dans la pratique du langage, dans le courant de la vie. Il accuse Moore (dont la dimension pronominale de la vérité est le *Je*) de réalisme dogmatique et métaphysique.

Le Sens commun en philosophie des sciences

Le Sens commun y est un objet de réflexion important. Pour K. Popper (1982 (1972), *La connaissance objective*, Bruxelles, Complexe), les opinions et croyances communément admises constituent le point de départ universel du savoir, même si les théories proposées doivent être soumises

à la critique. Les philosophes des sciences portent une attention particulière au langage : ils développent l'idée que l'expérience de Sens commun, exprimée dans le langage courant (l'auteur du *DAD* semble faire une allusion à cette position en mentionnant la « formulation linguistique courante », mais elle est peu lisible sans contexte épistémologique), doit servir de base au discours scientifique théorique : en effet, la valeur de vérité des énoncés du langage courant est supérieure (dans sa reconnaissance) à celle des énoncés du langage scientifique, comme l'explique par exemple A. Schutz dans *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales* (1987, Méridiens Klincksieck). On trouve même chez E. Nagel l'idée que l'imprécision de la langue du sens commun permet la perduration des croyances (à cause ou grâce à la difficulté du contrôle expérimental) alors que le destin des théories, formulées dans la précision du langage scientifique, est de mourir précocement, pour les raisons inverses (1961, *The structure of science*, New York, Hartcourt, Brace & World).

Le Sens commun en linguistique

La notion de Sens commun, qui sous-tend pourtant les champs pragmativo-énonciatifs, constitue rarement un objet explicite d'analyse dans le champ des sciences du langage. C'est chez G.-E. Sarfati, qui élabore une pragmatique des normes (2002a) via une théorie linguistique de la doxa (2002b, « Aspects épistémologiques et conceptuels d'une théorie linguistique de la doxa », in Amossy R. & Koren R. (dir.), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, L'Harmattan), que l'on trouve la réflexion la plus élaborée. Considérant le Sens commun comme un « régulateur, voire un médium sémantico-pragmatique » (2002b, p. 102), il le définit comme « l'ensemble des représentations symboliques distinctives d'une formation sociale », autrement dit comme une « topique sociale » (p. 103). Il propose une approche à quatre dimensions : les dispositifs institutionnels, reliés à des textes canoniques, déterminent la topique d'une société (Sens commun) qui se compose elle-même d'une ou plusieurs doxas structurée(s) en topoï ou « dispositifs d'opinion ». Le postulat au départ de cette théorisation est que le sens (objet de la sémantique et de la pragmatique) se constitue à partir du Sens commun (objet d'une théorie de la perception).

Avec une orientation directement sémantique, et un objectif humaniste déclaré, B. Larsson dans *Le « bon » sens commun. Remarques sur le rôle de la (re)cognition intersubjective dans l'épistémologie et l'ontologie du*

sens (1997, Lund, Lund University Press) pose la question du sens au sein du débat entre relativistes et objectivistes. Pour lui, le sens est équivalent au Sens commun, qu'il nomme « bon » Sens commun, le débarrassant de ses oripeaux péjorants. Il propose une « conception du sens comme cognition intersubjective » (p. 287) qui implique une épistémologie de la mise en relation :

De la conception du sens comme propriété émergente à la fois intersubjective et publique, il découle donc une épistémologie qui n'est ni celle de l'introspection ni celle de l'observation extérieure. L'épistémologie du sens, pourrait-on dire, n'est ni une épistémologie du *je*, ni une épistémologie du *il/elle* ou *ils*. C'est une épistémologie du *nous*, c'est-à-dire une épistémologie de la connaissance interactionnelle (Mead), de l'observation participante (Boas, Jakobson, Bakhtine), de l'expérimentation dialogique (Vygotsky, Harré & Gillet) et de la pragmatique transcendantale (Appel, Habermas) (p. 287-288).

Pour notre part, la fréquentation des discours d'institutions (armée, école, littérature) nous a amenée à proposer une conception du Sens commun volontairement lestée de ses deux dimensions sémantique et perceptive, dans une approche à trois niveaux (prédiscursif, métadiscursif et discursif) fondée sur la présence de marques en discours. Le Sens commun en discours s'ancre en effet dans l'espace prédiscursif des connaissances préalables partagées dans une communauté discursive, se manifeste au niveau métadiscursif à travers des commentaires des locuteurs explicitant leur rapport au Sens commun (marques de dénégation ou de captation des formes du Sens commun destinées à la validation des énoncés) et se construit au niveau discursif via un certain nombre d'agencements lexicaux, énonciatifs, phrastiques etc. C'est ce que nous montrons par exemple dans « Ce qui va sans dire dans les discours sur l'école. Bruyants clichés et partages silencieux » (2002, in *Clichés et clichages*, Mélanges A.-M. Perrin-Naffakh, Poitiers, La licorne). Nous pensons désormais que le rapport au Sens commun constitue un module nécessaire de la construction des discours, et donc un concept difficilement évitable dans les procédures de recherche de l'Analyse du discours.

On ne peut que constater la riche complexité des notions de doxa et de Sens commun. Elles ouvrent sur plusieurs champs théoriques et domaines disciplinaires, et sont impliquées dans des questions fondamentales posées au chercheur, tout particulièrement au linguiste discursiviste :

– Dimension prédiscursive des discours : connaissances préalables, préconstruits, relation entre croyance et connaissance, conditions de flexibilité et de persévérance des croyances.

- Dimension sémantico-logique : acceptabilité et conditions de vérité des énoncés, construction des catégories, problèmes de la référence.
- Dimension sociale : question de l'autorité, construction des idéologies, constitution du discours scientifique, schémas discursifs.

S'il est pertinent de contribuer à une théorie de la pratique (et nous pensons qu'il s'agit là d'une fonction essentielle des linguistiques discursives), alors le travail sur le partage et l'évidence du sens en constitue sans aucun doute une des pierres angulaires.

Marie-Anne Paveau

L'analyse du discours, champ ou domaine disciplinaire ?

Si les dictionnaires ont toujours eu bonne presse chez les éditeurs (vu leur rendement), ils ont souvent mauvaise réputation chez les chercheurs. Invoqués par les lecteurs profanes comme garants terminologiques ou porteurs parfois fantasmatiques de vérité, les dictionnaires sont généralement décriés par les spécialistes. Réputés par eux incomplets, partiels, incohérents, approximatifs, ils constituent souvent le terrain de chasse où se pratiquent avec délectation la traque à l'erreur de détail, le débusquage des imprécisions, le rabattage d'une nomenclature déficiente et des généralisations abusives, l'hallali et la curée autour des choix ou des raccourcis téméraires.

Tel n'est pas le cas heureusement dans le présent débat autour du *Dictionnaire d'analyse du discours* (DAD, Le Seuil, 2002), et de *Termes et concepts pour l'analyse du discours* (TCAD, Champion, 2001), qui offrent certes l'un et l'autre le flanc à des critiques, mais qui, l'autre comme l'un, présentent l'avantage essentiel d'exister et d'exposer explicitement à la réflexion critique, de ses auteurs eux-mêmes, un contenu amplement développé et les diverses conceptions originales qui ont animé les différents collaborateurs. Apportent-ils des éléments supplémentaires au débat sur le statut disciplinaire de l'analyse du discours ? Telle est une des questions que ces deux ouvrages et le débat permettent de poser.

Un dictionnaire, mieux, deux, permettent d'abord de s'interroger sur l'état du domaine de connaissance, sur ses frontières et ses limites, sur les développements actuels ou possibles de la discipline, sur son histoire récente ou plus ancienne. C'est toujours un lieu de mémoire, une archive, un terrain balisé dans sa structuration, sa nomenclature, et dans ses silences et ses défauts eux-mêmes, Qu'on songe à la mémoire langagière